



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

# FEUILLET DE ST SYMÉON

N°227 DIMANCHE DE L'ORTHODOXIE  
ET FÊTE DE L'ANNONCIATION COMPLÉMENT 2024

Le présent feuillet complète les feuillets N° 5, 64, 117, et 170 des années précédentes que l'on peut télécharger aux adresses

- <http://saintsymeon.fr/feuillets2020/feuillet005.pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2021/feuillet064pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2022/feuillet117.pdf>
- et • <http://saintsymeon.fr/feuillets2023/feuillet170.pdf>



## Homélie de Mgr Job Getcha Dimanche de l'Orthodoxie 2004

Éminences, Révérends Pères, très chers frères et sœurs en Christ !

Arrivés au terme de la première semaine du Carême pendant laquelle nous nous sommes livrés à l'ascèse de la prière et du jeûne, – jeûne qui, comme nous le rappelle l'hymnographie de l'Église, est « *la tempérance de la langue, l'abstention de la colère, l'éloignement des désirs, la trêve à la médisance, au mensonge et au parjure* » (1), –

voici que nous prenons un instant de répit et trouvons un peu de réconfort, avant de poursuivre notre montée spirituelle vers la Pâque du Seigneur.

En effet, d'année en année, en ce premier dimanche du Grand Carême, « nous, le peuple orthodoxe, célébrons le jour de l'Orthodoxie ». Nous célébrons donc aujourd'hui une fête, un triomphe. « *Au milieu des prières et des supplications, nous unissons nos cœurs dans la joie et l'exultation pour dire avec des psaumes et des cantiques : 'Quel dieu est grand comme notre Dieu ? Tu es le Dieu qui fait des merveilles !' (Ps 76,14-15)* ». (2) Mais de quel triomphe s'agit-il ? De quelle orthodoxie célébrons-nous la fête ?

Nous savons tous que la solennité du dimanche de l'Orthodoxie fut introduite en mars 843 pour commémorer la victoire finale sur l'iconoclasme. D'origine impériale, cette hérésie avait ébranlé l'empire byzantin des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles. Elle éclata en 726, lorsque Léon III l'Isaurien, tenant alors le sceptre de l'empire, déclara que pour lui, les saintes icônes ne diffèrent en rien des idoles. Il fit détruire l'icône du Christ qui se trouvait au-dessus d'une des entrées du palais impérial, ce qui entraîna une destruction massive des grands chefs-d'œuvre iconographiques des premiers siècles. A son tour, l'empereur Constantin V Copronyme devint l'héritier de la rage contre les saintes icônes. Après une longue vague de persécutions pendant laquelle, les moines, parmi lesquels se trouvait saint Jean Damascène, défendirent de façon téméraire la Sainte Tradition de l'Église, arriva un moment d'accalmie. L'impératrice Irène et son jeune fils Constantin devinrent héritiers du pouvoir. Ceux-ci, guidés par le patriarche Taraise, réunirent le Septième Concile Œcuménique dans la ville de Nicée en 787. L'Église accueillit de nouveau les saintes icônes. On se rappela de l'enseignement de saint Basile qui disait que « *la vénération de l'image revient au prototype* » (3) et que par conséquent, la

vénération des saintes icônes n'a rien de commun avec l'idolâtrie.

Malheureusement, le concile de Nicée ne fut qu'une trêve entre deux vagues de persécutions. Léon V l'Arménien déclencha une seconde lutte contre les saintes icônes, et de nouveau, « *l'Église de Dieu se trouva sans ornement* ». (4) Puis, Théophile prit le pouvoir et continua à persécuter les saints moines défenseurs de la Tradition orthodoxe, en livrant de nombreux pères à d'horribles peines et supplices.

Toutefois, comme nous le rapporte la Tradition de l'Église, sa femme, Théodora, eut la vision de la Mère de Dieu, tenant en ses mains le Fils de Dieu, et châtiant les actions de son mari. (5) Après la mort de Théophile, cette auguste Théodora avec son fils Constantin et le patriarche Méthode rassemblèrent tout le peuple, les moines, le clergé et les évêques dans la Grande Église de Constantinople, avec les croix vénérables et les saintes icônes pour faire une procession à travers les rues de la ville. A partir de ce moment, les saintes icônes redevinrent l'objet de vénération ; ceux qui avaient défendu la piété et le culte orthodoxe furent couverts d'éloges et ceux qui avaient rejeté la vénération des saintes icônes furent excommuniés.

Dès lors, il fut établi de célébrer chaque année cette fête sacrée, le triomphe de l'Orthodoxie le premier dimanche de la sainte quarantaine. En célébrant ce triomphe de l'Orthodoxie, l'Église ne fait pas que reconnaître l'utilité ou la légitimité de l'art sacré. Les iconoclastes reconnaissaient la valeur de l'art mais refusaient la vénération des saintes icônes. Le problème était donc bien plus profond. Aux yeux des Pères, la querelle iconoclaste récapitulait toutes les hérésies précédentes. En effet, le refus de vénérer les saintes icônes fut perçu comme une hérésie christologique puisqu'elle mettait en péril l'œuvre du Christ. Aux yeux de saint Jean Damascène, refuser la vénération des icônes, en se basant, – comme le faisaient les iconoclastes, – sur l'interdiction de faire des représentations dans l'Ancien Testament (Ex 20,4), était une négation de la réalité de l'Incarnation du Fils de Dieu en tant « *qu'icône du Dieu invisible* » (Col 1,15).

C'est ainsi que le Septième Concile Œcuménique a conclu la série des controverses christologiques, et que le Triomphe de l'Orthodoxie que nous célébrons aujourd'hui est venu réaffirmer bien fort la vraie foi. Il est intéressant de rappeler à cet égard que l'Église a connu d'autres périodes troubles. La controverse hésychaste qui agita l'empire byzantin restauré au XIVe siècle en est un bel exemple. Or, il est significatif de rappeler qu'après la victoire des hésychastes en 1351, le dimanche de l'Orthodoxie prit un sens nouveau.

En effet, on ne commémorait plus simplement la victoire sur l'iconoclasme, mais la victoire sur toutes les hérésies, y compris la victoire sur les adversaires des moines hésychastes. La tradition hésychaste, vécue par les moines athonites à cette époque, dont les racines remontent aux Pères du désert et à l'Évangile, fut la tradition défendue par saint Grégoire Palamas, qui a lui-même vécu à la Sainte Montagne. Cette tradition triompha au concile des Blachernes de 1351 par la canonisation officielle de la doctrine hésychaste. Les décisions de ce concile furent incluses dans le *Synodikon de l'Orthodoxie*. (6) Celui-ci, dans cette nouvelle version augmentée, fut lu pour la première fois le premier dimanche du Carême de 1352. (7) Le point essentiel de cette doctrine est la déification ou divinisation de l'homme, une doctrine affirmée très tôt par les Pères de l'Église, tel saint Irénée de Lyon et saint Athanase d'Alexandrie. Saint Grégoire Palamas, avec les hésychastes, n'ont fait que préciser cette doctrine en affirmant que l'homme est appelé à participer à la vie divine, non pas dans l'essence qui demeure totalement transcendante, mais à travers les énergies divines créées qui sont immanentes. Une fois de plus, cette doctrine touchait à l'Incarnation du Fils de Dieu et l'œuvre de salut qui en découle.

Ce bref rappel historique nous amène à considérer ce que représente l'Orthodoxie, ce en quoi consiste la vraie foi et ce qu'est la vérité. À ceux qui se demandent, avec Ponce Pilate, ce qu'est la vérité (Jn 18,38), il faut répondre que la vérité n'est pas une notion abstraite, n'est pas un concept philosophique, mais une Personne, celle du Fils et Verbe de Dieu incarné qui dit clairement dans l'Évangile : « *Je suis la Vérité* » (Jn 14,6). C'est lui qui nous révèle le Père et qui nous mène vers Lui (Jn 14,6-7).

Par conséquent, l'Orthodoxie n'est pas une philosophie, ni une sagesse humaine. Elle n'est pas davantage un système de doctrine, et encore moins une idéologie. L'Orthodoxie est la fidélité à la Révélation divine. L'Orthodoxie est l'allégeance au Dieu qui s'est révélé dans l'histoire en la Personne de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ – le Dieu qui s'est fait chair (Jn 1,14). Cette révélation ne cesse d'être transmise dans l'Église, de génération en génération, de la bouche de notre Seigneur à celle des apôtres, et des apôtres à nos Pères dans la foi. L'Orthodoxie, c'est ce qui est donc conforme à cette Tradition de l'Église. C'est pourquoi, célébrant aujourd'hui le jour de l'Orthodoxie, nous nous écrivons : « *Telle est la foi des Apôtres. Telle est la foi des Pères. Telle est la foi des chrétiens orthodoxes. Telle est la foi qui soutient l'univers* ». (8)

L'apôtre Paul nous invite à restez fidèle à cette foi orthodoxe en disant : « *Veillez, soyez fermes dans la foi, soyez des hommes, soyez forts, faites tout avec amour* » (1 Co 16,13). Nous savons, en lisant l'Évangile, que la foi peut sauver l'homme. Combien de fois nous entendons les paroles du Sauveur : « *Ta foi t'a sauvé* » (Mt 9,22) ! La foi du Christ – c'est l'Œil du chrétien, son cœur, son intelligence et son sentiment.

Mais l'apôtre Paul nous invite aussi à nous éprouver nous-mêmes, à voir si nous nous tenons dans la foi (2 Cor 13,5). Or, chaque fois que nous agissons, même dans l'Église, pour mettre en avant nos propres intérêts personnels, en défendant une idéologie, en propageant l'esprit du monde déchu, – un esprit de division, de conflit, de contradiction et d'opposition, nous nous éloignons de la fidélité au Christ et de la vraie foi qui implique le renoncement à soi, l'humilité, la patience, l'obéissance et la charité. Chaque fois que nous servons des intérêts politiques, culturels ou sociaux au lieu de servir le Christ, nous ne sommes pas dans la foi véritable, mais tombons dans l'idolâtrie de ce siècle.

Mais bienheureux est l'homme qui garde la vraie foi, la foi de Dieu, — une foi vivante et véritable. Une foi vivante – c'est une foi qui conserve la mémoire de Dieu constamment à l'esprit ; c'est un désir ardent de s'approcher de Dieu ; c'est la volonté libre de l'homme qui s'applique à accomplir la volonté de Dieu. La foi véritable — c'est notre fidélité au Christ. Or, dans l'Orthodoxie, il ne peut y avoir de place ni pour le conservatisme, ni pour le modernisme, car le Christ est le même hier, aujourd'hui et pour les siècles (Hb 13,8) !

Chers frères et sœurs en Christ ! Célébrant aujourd'hui le dimanche de l'Orthodoxie, rendons grâce à Dieu de nous avoir révélé la vraie foi. Profitons de ce temps béni du Grand Carême pour purifier nos yeux, notre cœur, notre intelligence et nos sens afin de garder constamment la mémoire et le désir de Dieu présents à chaque instant de notre vie. Prions le Christ, Icône inaltérable du Père, pour qu'Il nous garde dans la vraie foi et nous fortifie sur la voie étroite qui mène vers Son Royaume, et que, par les prières des saints confesseurs de la foi, Il nous fasse miséricorde et aie pitié de nous. Amen.

Notes (1) Idiomèle, Apostiches des vêpres du lundi de la première semaine.

(2) Extraits du Synodikon de l'Orthodoxie. (3) BASILE LE GRAND, *Traité du Saint-Esprit* XVIII. (SC 17, Paris, 1945, p. 194). (4) NICEPHORE-CALLISTE XANTHOPOULOS, Synaxaire pour le premier dimanche du Carême. (5) Cf. *ibid.* (6) J. MEYENDORFF et A. PAPADAKIS, *L'Orient chrétien et l'essor de la papauté*. Paris, 2001, p. 352. (7) J. MEYENDORFF, Introduction à l'étude de Grégoire Palamas, Paris, 1959, p. 152. (8) Extrait du Synodikon de l'Orthodoxie.

Pour la Fête de l'Ascension on pourra se reporter aux feuillets des années 2022 et 2023  
Téléchargeables aux adresses

- <http://saintsymeon.fr/feuillets2022/feuille25mars.pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2022/feuille129.pdf>
- et • <http://saintsymeon.fr/feuillets2023/feuille183.pdf>

### **Homélie du P. Boris Bobrinsky Fête de l' Annonciation 2000.**

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Nous vivons aujourd'hui un moment sans pareil dans l'histoire sainte, dans l'histoire de l'humanité, moment où se révèle le plan du conseil éternel de la Trinité, en vue de notre salut, selon la volonté divine pour que le Seigneur Lui-même, le Fils de Dieu descende sur notre terre, sortant de son éternité et de son inaccessibilité. Tout cela peut se réaliser grâce à une créature humaine, une vierge inconnue, Marie, qui répondra "Oui, Amen !" au nom de l'humanité entière. « *Qu'il me soit fait selon ta parole* » et le Verbe se fait chair.



On peut situer ce mystère central de l'histoire sainte dans l'histoire personnelle de Marie. Elle a bien sûr été élue dans le plan de Dieu pour être l'instrument de

l'Incarnation. Marie, dès son âge tendre, a été confiée au Seigneur et elle était dans le Temple, murmurant le Nom de Dieu, le Nom ineffable. Elle le murmurait comme une prière incessante, ce qui lui vaut le beau nom que la tradition spirituelle orthodoxe lui donne : Marie, mère de la prière perpétuelle. Et nous découvrons à travers Marie qu'il y a une relation profonde, existentielle, entre la prière et la mise au monde.

La prière, lorsqu'elle atteint nos profondeurs, suscite au cœur même de l'être humain l'image de Dieu selon laquelle il a été créé.

Cette image de Dieu est cachée, obscurcie, et elle attend pour jaillir un difficile enfantement. Et notre prière est inspirée par cette image intérieure dont la beauté, la gloire et le rayonnement viennent du Saint Esprit. Chez la Mère de Dieu, l'image était en pleine concordance avec son être et lorsqu'elle priait, l'image de Dieu était là, encore inconnue, qui ne portait pas encore de nom personnel, sauf le nom de Dieu révélé à Moïse au Buisson ardent : « *Je suis Celui qui est.* »

Le Buisson ardent est lui-même un symbole, une figure vétérotestamentaire de la Mère de Dieu. Ce buisson brûle d'un feu et d'une lumière insoutenables, et pourtant il ne se consume pas. Et c'est de ce feu qui ne brûle pas que se fait entendre la voix d'en haut, — est-ce de Dieu, est-ce d'un ange — qui parle à la première personne et enjoint à Moïse de "retirer ses sandales de ses pieds, car le lieu qu'il foule est saint." Le Buisson ardent, c'est donc le lieu de la Présence, présence du Tout-saint, du Tout-autre, présence de la gloire de Dieu qui refuse de consumer sa créature, que ce soit le buisson d'épines ou le cœur de l'homme. C'est pourquoi tout cœur humain peut être comparé au Buisson ardent, et en premier lieu celui de la Mère de Dieu, puisque Marie est appelée non seulement à faire éclore l'image qui est en elle, mais à porter dans sa chair le prototype de l'image divine, le Christ.

Il lui est dit : « *L'Esprit saint descendra sur toi et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre.* » 'L'ombre du Très-haut', c'est la puissance et la gloire de l'Esprit saint par lequel le Verbe de Dieu, le Fils de Dieu, devient fils de l'homme, fils de la vierge Marie. À partir de là, Marie continue à prier, mais sa prière prend une nuance nouvelle, un sens

nouveau, elle se tourne tout entière vers le mystère qui pendant neuf mois grandit en elle et qu'elle porte sans le voir, presque sans le connaître, sauf ce nom que l'ange lui a donné, le nom de Jésus. Et elle apprend à murmurer le nom de Jésus, le nom du Fils de Dieu, son enfant. *Jésus* sera toujours pour elle le nom de son enfant, de celui qu'elle aura porté pendant neuf mois, mis au monde, allaité et protégé toute son enfance.

On voit ainsi comment cette prière de Marie a son autonomie propre. Il nous arrive aussi à nous de le sentir, quand la prière jaillit du plus profond de nous et que « *nous ne savons pas si c'est nous qui prions ou l'Esprit qui prie en nous* », comme le dit saint Paul. En Marie, la coïncidence était totale, entre sa prière personnelle et la prière de l'Esprit en elle : « *Jésus, Seigneur.* »

Toute la vie de Marie sera ensuite une vie de service, centrée sur sa vocation maternelle. Il est peu question d'elle dans les évangiles. Il y a l'épisode de Jésus à 12 ans parlant avec les docteurs du Temple.

Beaucoup plus tard, aux noces de Cana, elle sera prise de compassion pour les hôtes qui n'ont plus de vin pour leur fête. Elle dira cette simple parole : "Ils n'ont plus de vin." Ces quelques mots sont chargés d'une force extraordinaire d'intercession maternelle, si bien que Jésus lui-même accepte, malgré sa réponse : « *Qu'y a-t-il entre toi et moi, femme. Mon heure n'est pas encore venue.* » Marie permet, elle ordonne pour ainsi dire, que si l'heure n'est pas encore venue, néanmoins, en anticipation de cette heure, s'accomplisse le miracle de l'eau changée en vin, qui annonce le véritable miracle qui est le vin changé en sang. Puis, pendant les années du ministère de Jésus, Marie le suivra, humblement, douloureusement jusqu'à la Croix, « *son cœur transpercé par le glaive,* » selon la prophétie du vieillard Syméon, voyant son fils monter au calvaire, cloué sur la croix, souffrant et mourant. Son cœur demeurera transpercé et par cette plaie ouverte se déverseront aussi la grâce, la lumière et le don de l'Esprit Saint.

Ce don de l'Esprit Saint, c'est celui de la compassion maternelle, maternité virginale et toute pure. Et le charisme de la Mère de Dieu, qui demeure jusqu'à la fin des temps et pour toute éternité en prière, c'est de continuer à enfanter des enfants pour son fils. Dans la mesure où notre propre prière s'unit à la prière de la Mère de Dieu, Marie coopère à la mise au monde dans notre propre cœur, de ce qui est l'image parfaite de Dieu, le Christ, et de sa présence en nous. Présence victorieuse, parce que le chemin de prière, le chemin de croix et le chemin de mise au monde du Seigneur sont un seul et même combat pour la victoire. L'Apocalypse représente ce combat comme celui d'une femme revêtue de soleil devant laquelle se tient le dragon à sept têtes attendant qu'elle mette au monde l'enfant pour le dévorer. C'est le combat de la Mère de Dieu et de sa semence, contre le dragon, contre le diable. Combat déjà annoncé dans le livre de la Genèse, lorsque Dieu dit au serpent : « *Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ta semence et sa semence ; celle-ci t'écrasera la tête et toi tu la mordras au talon.* »

Ce combat est un combat victorieux, dans la victoire pascale du Christ. Par elle, les flots inépuisables de la grâce coulent désormais dans le Corps du Christ qu'est l'Église et font de nous-mêmes des hommes déjà renouvelés, transformés, transfigurés. Ces grâces multiples de l'Esprit Saint font que l'Église, – et nous dans l'Église n'est pas tournée vers elle-même, mais toujours et encore tournée vers le monde qui souffre et qui attend son salut. C'est le mystère de la compassion de Marie, qui est à l'image de la compassion du Fils, elle-même à l'image de la compassion du Père. Cette compassion universelle est celle que nous devons chercher, qui nous est enseignée, mais aussi donnée comme une grâce de l'Esprit Saint. C'est à travers elle que la vie divine se répand dans le monde, soutenue par la prière d'intercession de la très-sainte Mère de Dieu.

Très-sainte Mère de Dieu, sauve-nous ! Amen.